

## Georges Orwell et la « Crise sanitaire »

**C**ommençons par une remarque d'ordre général : la satire de Georges Orwell du monde « occidentalisé » et des moyens sophistiqués d'oppression sur lesquels il repose désormais, a pour contexte la crise économique sévissant en 1948, à la suite d'une guerre mondiale dont le caractère ubuesque n'avait pas encore été gommé.

Ce contexte de pénurie estompe l'illusion du ruissellement et de l'abondance des régimes capitalistes lors de leurs phases d'expansion.

Malgré ce contexte de crise, la satire d'Orwell est proche de celle d'Aldous Huxley (« *Brave New World* », 1932) dont Orwell s'inspire ; A. Huxley cible plus la morale des élites assumant le rôle de l'oppression, en s'appuyant largement sur une formule technocratique, tandis que « *1984* » adopte un point de vue plus général.

La ruse suprême de Big Brother consiste à organiser lui-même la dissidence afin de piéger les esprits plus résistants.

Comme les guerres, les crises économiques qui secouent l'Occident dévoilent le vrai visage du totalitarisme, mieux dissimulé dans les périodes d'expansion par une propagande surabondante : presse, cinéma, roman national, enseignement scolaire, pseudo-sciences sociologique et économique, théorie du « monde complexe », de la « fin de l'Histoire », etc.

La crise sanitaire de 2020 débute par un dysfonctionnement majeur de l'appareil d'Etat ; le « *Titanic* » rencontre l'écueil qu'il était programmé pour rencontrer ; de « très nombreux Etats » ajoutent certains, pour minimiser la gabegie française.

En faisant des recherches, on s'apercevrait que ce dysfonctionnement majeur était annoncé depuis dix, voire quinze ans, par certains spécialistes de l'administration française et ses arcanes. Le réformisme agite les élites impuissantes depuis plusieurs décennies, sans engendrer de réformes utiles.

G. Orwell décrit dans « *1984* » un monde divisé en plusieurs blocs similaires, sur lesquels flottent des drapeaux différents mais qui sont tous à peu près organisés politiquement de la même façon.

On sait par ailleurs ce que G. Orwell pensait de la « démocratie » au XX<sup>e</sup> siècle - qu'elle n'est qu'un slogan, un mot devant lequel les foules sont invitées à se prosterner comme on se prosterne devant un totem ; et Orwell d'insister sur le rôle joué par les intellectuels dans le travestissement de la réalité derrière les mots ou les formules juridiques magiques.



Un premier aspect nettement « orwellien », évocateur du roman satirique d'Orwell, est le rôle joué par les médias audio-visuels dans la « crise sanitaire » ; non pas un rôle d'information (de leur propre aveu, les médias ignoraient tout, au premier jour de la crise sanitaire, de ce nouveau virus), mais un rôle d'injonction et de courroie de transmission d'un pouvoir centralisé à l'extrême, sous prétexte de mener « une « guerre contre le coronavirus ».

La guerre justifie la propagande et la censure, et la censure et la propagande justifient la guerre.

Comme les médias français sont parmi les moins indépendants du monde, les plus monopolistiques, la France fut et reste un lieu privilégié d'observation du phénomène de contrôle des masses par les écrans de télévision et les postes de radio.

Sans les réseaux sociaux, moins facilement contrôlables, on pourrait parler de dictature médiatique parfaite. La presse française, qui était déjà la cible des critiques il y a cinquante ans, en « Mai 68 », critiquée pour sa servilité, n'a fait qu'accroître

son emprise au cours des cinquante dernières années, suivant des modalités rarement ou trop faiblement dénoncées.

Il faut souligner le caractère « audio-visuel » de ces médias ; du temps où la presse écrite était hégémonique et non pas encore les « chaînes d'info », l'injonction médiatique de l'assignation à résidence (confinement) ou de la vaccination, assortie de mesures coercitives, aurait été insuffisante.

**On rejoint ici l'indication d'Orwell que le régime de Big Brother s'efforce de contenir le langage dans les limites d'un simple « moyen de communication », c'est-à-dire au niveau de « l'intelligence artificielle » (véritable slogan technocratique) ; cet effort tend à l'éradication du langage écrit, dans la mesure où celui-ci ne véhicule pas seulement des émotions, mais également l'individualisme (au sens de « l'esprit critique »).**

On peut esquisser ici un parallèle (dont Orwell s'abstint à ma connaissance) avec la fable biblique de la Tour de Babel. Celle-ci souligne la fragilité des entreprises reposant sur la seule volonté humaine. La construction de la tour de Babel est une allégorie de la civilisation, de la technocratie dans la mesure où celle-ci vise la perfection, et non seulement un but moyen (comme pourrait l'être l'ordre public) ; la technocratie est indissociable de l'utopie politique.

L'esprit totalitaire est une mystique de la perfection : le bien est perçu comme l'ennemi du mieux.

**G. Orwell décrit un pouvoir totalitaire littéralement hypnotique** ; et l'on a pu voir ce phénomène d'hypnose à l'œuvre au cours des premiers mois de la crise. La peur et la haine des Juifs furent répandues en Allemagne très rapidement par le moyen du cinéma et de la radio.

Les « écrans » de surveillance sont un moyen dans « 1984 » de tenir en respect la population.

Si Huxley a envisagé le moyen hypnotique d'un cinéma plein d'effets spéciaux euphorisants, une lettre adressée à G. Orwell indique qu'il pensait l'hypnose chimique, médicamenteuse, plus efficaces. « *Brave New World* » est une dictature où les médecins jouent un rôle de premier plan, ce qui correspond bien à certaines recherches techniques des

régimes nazi, communiste et démocrate-chrétien.

**Abordons un autre aspect orwellien de la crise sanitaire**, celui de l'usage immodéré des statistiques par les diverses « Autorités médicales », nationales ou internationales, qui ont fourni une caution scientifique aux gouvernements tout du long de la crise, se contredisant mois après mois sans vergogne, dissimulant l'opacité de la méthode d'éradication du coronavirus derrière une montagne de chiffres.

**La pseudo-science statistique est au cœur même du dispositif totalitaire technocratique.** Il

n'y a, en effet, sur le plan de la statistique, aucune « vérité » mais seulement des « faits alternatifs ». Les statistiques décrivent par exemple, dans le domaine de la physique des particules élémentaires, la matière tenue sous deux aspects complètement différents (électrique et corpusculaire), alternativement « vrais ». Ce dédoublement de la vérité, qui heurte le point de vue scientifique, est inhérent à l'approche statistique.

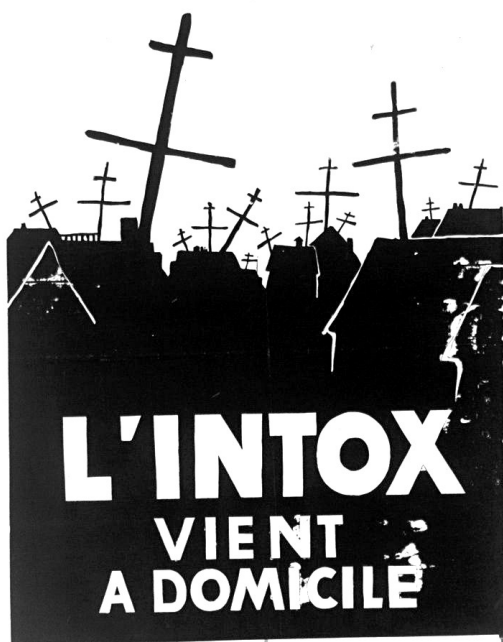
Qui sont vraiment A. Einstein ou R. Poincaré, leur précurseur Blaise Pascal ? Ce sont les inventeurs de méthodes de calcul sophistiquées, des ingénieurs et non des savants au sens plein du terme.

*L'assimilation de l'ingénierie à la science est typique du totalitarisme* ; les progrès techniques significatifs accomplis par le régime nazi ne doivent pas faire présumer le progrès scientifique de ce régime, dont on sait qu'il reposait aussi largement sur la propagande et la pseudo-science.

La conséquence de l'usage des statistiques, souvent abusif, est d'installer dans les esprits la confusion entre la science et la technique, et d'entretenir ainsi l'illusion du progrès ; celui-ci finit par former une sorte d'horizon totalitaire, qui recule à mesure que les années passent.

**Comprendre pourquoi et comment les statistiques ont pu s'imposer comme science à part entière revient à comprendre le phénomène politique totalitaire**, son évolution au cours de l'épisode de la révolution scientifique et technique qui commence au XVII<sup>e</sup> siècle et s'achève avec les guerres mondiales du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans le régime de Big Brother, l'ignorance est cultivée au nom de la Force ; Orwell fait du culte



du pouvoir pour le pouvoir l'élément central du régime de Big Brother. Or la « science » est désormais une sorte de culte rendu à la puissance.

Bien qu'ils soient laïcs, les régimes totalitaires reposent sur l'idolâtrie de la Science, entretenue par l'art et la culture, le discours public, les écoles financées par l'Etat.

L'idolâtrie est perceptible dans la mesure où les contours de la science ne sont plus définis ; la hiérarchie des disciplines scientifiques, qui fut l'un des thèmes principaux de la restauration scientifique du début du XVII<sup>e</sup> siècle, a été abolie au profit de slogans débiles tels que : « Les mathématiques sont une science dure ».

Certains pseudo-savants proposent même d'intégrer la science-fiction et le hasard à la science.

Introduire le hasard dans la théorie du transformisme biologique revient à introduire, comme I. Newton fit, la providence divine dans la théorie de la gravitation ; c'était pour Newton une manière d'indiquer pieusement que sa description sous forme de lois du phénomène de la gravitation était incomplète. Cette indication utile a disparu, et certaines hypothèses qui relèvent de la science-fiction passent désormais pour de la science.

**Evoquons, pour conclure, le sujet de la torture ; G. Orwell est à peine moins accusateur que A. Huxley vis-à-vis du corps médical.**

Dans « *Brave New World* », le corps médical, sur lequel Huxley projette une lumière crue, loin des slogans humanistes de la médecine technocratique, a amené progressivement la population au stade de l'animal ou du robot, de sorte que les choix individuels ne soient plus possibles, en particulier au sein de la caste (biologiquement) supérieure, où le risque de prise de conscience est, selon Huxley, le plus grand.

Dans « *1984* », le dissident Winston Smith subit en effet, après son arrestation, une torture raffinée, médicalisée ET gratuite ; il ne s'agit pas en effet de lui soutirer un renseignement, ou la dénonciation de sa complice, mais d'abolir sa résistance – en un mot d'obtenir sa parfaite « résilience » (ce vocable, dépourvu de signification scientifique précise, a été répété à l'envi pendant la crise sanitaire).

Tandis qu'une dictature banale se contente de

l'obéissance physique, le totalitarisme réclame l'adhésion totale ; c'est ici encore une marque de son perfectionnisme et de son effort d'emprise psychologique.

Or la crise sanitaire a fait surgir des méthodes médicales sinistres (vaccination de masse suivant un procédé conçu à l'origine par des ingénieurs pour le bétail) – méthodes typiquement industrielles auxquelles les citoyens des pays industriels se sont soumis docilement.

Ici ce n'est pas tant l'industrie qu'il faut accuser, que la Faculté de médecine elle-même, qui a abdiqué l'esprit critique scientifique.

La dissidence de W. Smith et de sa complice et compagne Julia se présente comme un refus de se plier au projet que l'Etat veut leur assigner, notamment conjugal. Julia qui est embrigadée dans une ligue de vertu féminine prend un malin plaisir à en contredire les règles.

Winston lui fait même cette remarque : - *Ta dissidence se situe au-dessous du niveau de la ceinture.*

Plus âgé, Winston s'écarte quant à lui de la norme sociale contraignante par pure curiosité d'esprit.

Le couple qu'ils forment repose sur la complicité, l'ébauche d'un projet commun.

Dans « *Brave New World* », on voit le corps médical s'efforcer de dissoudre le couple et la famille pour les remplacer par le plaisir sexuel échangiste et la procréation médicalement assistée. La technocratie médicale imaginée par Huxley est « contre-nature ».

Celui-ci s'en est expliqué dans une lettre adressée à son disciple Orwell : la culture totalitaire est hypersexuelle, comme le puritanisme, ou comme l'amour pur (celui de Roméo et Juliette).

Orwell reprend cette idée : une pornographie édulcorée (non pas sadienne), promue par l'Etat, cohabite ainsi dans le régime de Big Brother avec des ligues de vertu.

Winston et Julia se retrouvent pour leurs ébats dans un coin de nature secret ; c'est une manière pour Orwell de souligner le caractère entièrement

artificiel du régime de Big Brother. Le totalitarisme repose sur un droit antinaturel.

Big Brother n'existe pour ainsi dire pas autrement que sous la forme d'un fantôme collectif.



**Certains commentateurs ont trahi l'esprit de « 1984 » en présentant Winston et Julia comme « un couple d'amoureux »,** alors qu'il y a loin de Winston et Julia à Roméo et Juliette ; c'est plutôt une forme de complicité sexuelle qui unit Winston et Julia, un pacte prédestiné à rompre sous la pression des tortionnaires.

L'auteur souligne que Winston et Julia ne partagent pas le même but ; c'est un but de bravade ou de défi pour Julia, presque un jeu, en rapport avec son jeune âge ; plus âgé, Winston lutte contre l'ennui et la décrépitude de l'esprit, inévitable dans un tel régime. Le mauvais whisky qu'il boit et les mauvaises cigarettes qu'il fume, faute de mieux, symbolisent cette culture totalitaire ignoble et fade.

Seuls les hauts dignitaires du régime ont accès à des plaisirs plus raffinés.

C'est au contraire la foule des citoyens formant la majorité silencieuse et consentante à l'oppression qui est militante et militaire, maintenue par divers artifices au niveau de l'instinct et du réflexe.

Orwell nous montre la dissidence de Winston et Julia vouée à l'échec, condamnée à tomber dans le piège tendu par la « Fraternité ».

C'est ici l'occasion d'une autocritique de la part de Georges Orwell, ancien militant et soldat anarcho-communiste, ayant pris conscience que l'engagement militant a un mobile sentimental voire sexuel sous-jacent. Winston et Julia peuvent être taxés de « cynisme » ou « d'égoïsme », selon un chef d'accusation caractéristique des régimes totalitaires.

**Au long de la crise sanitaire, les gouvernements ont joué à fond de cette carte sentimentale, ce qui est le principe de la démagogie pure.**

L'intégrité physique – la santé- une jouissance normale - représentent donc un obstacle au pouvoir hypnotique de Big Brother. En montrant cela, G. Orwell souligne l'emprise psychologique, comme une sorte de connexion électrique reliant les citoyens à une source d'énergie commune. Le citoyen d'un régime totalitaire est incapable d'affronter la solitude ; il la redoute plus que la mort elle-même.

Mais Orwell souligne par là-même la limite du pouvoir totalitaire, impersonnel. Cette limite est celle de toutes les grandes institutions technocratiques, qui peuvent s'écrouler comme des châteaux de cartes. Cette limite est celle du mensonge, qui réclame d'être entretenu en permanence.

Le mensonge, qui est la clef de voûte du système totalitaire, répond en grande partie à une aspiration humaine. On a pu voir, au cours de l'Histoire, des religions et des cultures prospérer durablement sur le mensonge, au niveau d'une animalité confortable ; mais le mensonge contredit aussi une aspira-

tion non moins humaine, sans doute plus développée chez les jeunes gens, moins « tannés » par la compétition sociale.

**Lapinos**